Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (2003)
Heft: 1: fiction

Artikel: Scènes de nos désirs: Qu'est ce que la fiction? : Une introduction
Autor: Doussait, Gérôme / Babyé, Michel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-625394

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Scènes de nos désirs: Qu'est ce que la fiction?
Une introduction de Gérôme Doussait et de Michel Babyé

«Celui qui sait comment raconter de manière crédible comment il a débusqué et pris de sa main dans le sous-bois la caille qui vient d'être dégustée, augmente non seulement le plaisir de ses invités, mais il veille aussi doublement à leur santé.» C'est par ces mots que commence «La fiction à table», célèbre discours de la plume de Lucien Blagbelle[1], qui examine les rapports entre la langue et la nutrition, la pensée et le goût, les réactions de l'esprit et de la langue, suggestion et digestion.

Exactement 150 ans se sont écoulés depuis la publication de «La fiction à table»[2]. Nous avons saisi cette occasion de faire de la fiction le thème du sixième congrès de l'Association Culturelle et Scientifique des Caraïbes Atlantiques (ACSCA) – puisque Blagbelle est aussi le patron spirituel de cette série de manifestations. Si très peu de théories de Blagbelle ont obtenu une réputation internationale[3], ses spéculations sur l'interaction entre la nourriture et la pensée, la diète et la diction, ont laissé une impression très profonde sur Santa Lemusa. Jean-Marie Tromontis (1842–1912) fut l'un des premiers à emprunter la voie ouverte par Blagbelle[4], mais il semble que le médecin ait aussi laissé des traces jusque dans une génération plus récente. Henri Maté par exemple, dont la vie aventureuse a fait l'objet de recherches récentes et de travaux de José Maria, peut être considéré comme l'héritier légitime de l'auteur de «La fiction à table». Mais aussi Sarah Tibuni, dont les reportages, les essais et les nouvelles empruntent des chemins déjà suivis par Blagbelle. Et même chez la jeune photographe Anne Bigord, on retrouve des signes qui renvoient à Blagbelle. Tous ont présenté leurs projets dans le cadre de du VIe congrès de l'ACSCA.

Les scientifiques et les artistes de Suisse qui ont participé au congrès étaient nombreux à avoir des affinités intellectuelles avec Blagbelle. Reinhard Storz par exemple, qui va fouiller dans la boîte à couture des journalistes animaliers pour y trouver des traces, Ursula Sinnreich avec sa danse de furie à travers l'histoire de l'art, Konrad Tobler avec sa chasse méticuleuse aux douleurs fantômes, Andrea Loux avec ses merveilleuses métamorphoses ou Markus Schwander avec son anthropologie du chewing gum. Toutes ces contributions portent d'une manière ou d'une autre sur la fiction. Mais qu'est-ce que la fiction? On appelle fiction la représentation d'un état de fait sans relation vérifiable avec la réalité[5]. La fiction est donc une proposition qui ne peut être appelée ni vraie ni fausse. Aristote distingue déjà entre écrire l'histoire et composer des poèmes: alors que l'historien rapporte ce qui s'est produit, le poète raconte ce qui pourrait arriver[6]. A la différence des présocratiques et de Platon, qui rejettent la poésie comme un «mensonge», Aristote considérait la fiction comme une discipline supérieure: sa capacité d'imitation (mimesis) du possible lui permet, à son avis, de formuler des déclarations d'une portée plus générale que l'histoire, qui est liée au factuel. L'idée est facilement transposable à d'autres médias comme le film ou les arts visuels.

Pour qu'une fiction jouisse d'une réception appropriée, l'auteur et le lecteur, l'artiste et le spectateur doivent conclure un pacte: le droit à la vérifiabilité de ce qui est présenté doit rester à l'arrière-plan. Cette situation est extrêmement compliquée pour le récepteur. José Maria l'a récemment décrite ainsi[7]: «La scène sur laquelle se joue cette expérience [la réception de la fiction] n'a pas son pendant dans le monde extérieur – ce ne sont pas les planches mises pour le monde, c'est le monde lui-même et pourtant ce n'est pas lui. On pourrait peut-être appeler ce lieu le lieu de la fiction.» Maria essaie aussi d'expliquer pourquoi la fiction «fonctionne» chez l'humain: «L'effet de la fiction repose donc sur la faculté humaine de jouer avec les frontières. On pourrait comparer cette faculté à un système complexe d'écluses, où les eaux de l'illusion, de l'apparaître, de l'imagination et de la réalité sont en mouvement permanent et produisent constamment de nouveaux mélanges, qui conditionnent alors l'expérience vécue.»

On pourrait ajouter que la capacité de réception de la fiction appartient certainement aux facultés qui distinguent l'homme de l'animal. De là à mettre en relation le désir de fiction de la personne avec sa conscience de la finitude de la vie, il n'y a pas loin, comme l'a fait Anatole A. Sonavi en décrivant la fiction comme la réponse de l'homme à son désir de toutes les vies qu'il ne peut pas vivre.

Dans le contexte de la fiction, la langue est naturellement appelée à jouer un rôle important. A la différence de l'image, nous n'attendons pas d'un signe linguistique qu'il ait une quelconque ressemblance avec la chose qu'il signifie. De plus, la langue est pleine de noms d'objets inexistants. Et elle présuppose la réalité de ces objets avec tant de succès que beaucoup

de gens tendent à croire qu'il suffit qu'un mot existe pour que la chose qu'il signifie existe aussi. Ainsi la langue provoque toutes sortes d'illusions et de confusions – mais elle permet aussi beaucoup de compréhension. La fiction s'est toujours servi des deux propriétés de la langue – on pourrait dire qu'elle a pour but de provoquer la compréhension par la confusion et de conduire par l'illusion à la vérité. Il n'y a probablement pas de vérité en soi, mais seulement le fait purement subjectif que quelque chose apparaît comme vrai – la vérité est donc une construction où la fiction a aussi sa part.

Il est certainement clair à ce moment que la fiction prend ses racines dans tous les domaines de la vie. Naturellement, il ne sera pas possible de la traiter exhaustivement ni dans le cadre d'un congrès ni sous forme d'une publication. Notre but n'était pas non plus de donner des réponses définitives ou des définitions. Nous avons plutôt cherché à aborder la question de la manière la plus diversifiée possible – à donner la parole à des théoriciens et à des praticiens, soit en la considérant depuis une métaperspective, soit en se plaçant en plein milieu.

La présente publication reflète – avec plus ou moins d'intensité – les événements du VIe congrès de l'Association Culturelle et Scientifique des Caraïbes Atlantiques (ACSCA). Malheureusement, il n'a pas été possible de donner la parole à tous les participants. Et bien des documents sont abrégés, d'autres même seulement esquissés. Certaines des positions qui sont présentées ici sans contestation ont donné lieu à de vives discussions lors du congrès. La présente publication ne peut en donner une idée. Pas plus qu'elle ne peut reproduire les discussions qui se sont poursuivies entre certains participants souvent jusque tard dans la nuit lémusienne.

Nous avons donc essayé de composer cette revue de manière à ce qu'elle puisse également être perçue comme une contribution indépendante à la problématique – comme un livre de lecture et d'images – qui ne fait pas le tour de la question, mais qui n'en chasse pas moins une meute vive à travers la forêt.

[1] Lucien Blagbelle est né le 11 janvier 1803 à Sentores et mort en 1903 à Santa Lemusa. Il fit des études de médecine et de théologie à Aix-en-Provence et à Paris et exerça quelques années à Paris pendant la monarchie de juillet (1833 ou 1834 à 1837) – comme assistant du médecin personnel de Louis-Philippe. Mais il passa la plus grande partie de sa vie à Santa Lemusa. Blagbelle était un vrai savant universel de la vieille école: médecin et pharmacien, philosophe, théologien et botaniste. En plus et en complément de la médecine, il portait le plus grand intérêt aux secrets de la nutrition, de la cuisine et de la gastronomie. Infatigablement, il recherchait des liaisons et des réalités connexes, des explications et des causes. Il écrivit toute une série de traités et de discours dont la plupart, à part «La fiction à table», n'ont pas été publiés. Certains ont été conservés sous forme de manuscrit dans les archives du Couvent Saint François – il y aurait certainement encore des choses à découvrir.

[2] Lucien Blagbelle. *La fiction à table*. Sentores: Maisonneuve & Duprat, 1853.

[3] La réputation de Blagbelle a dépassé les frontières des Caraïbes, notamment avec sa «cure par inversion», dont un quotidien suisse a récemment rendu compte (toutefois, il attribue à Blagbelle la nationalité française). Dans le numéro du 1er avril 2003 de la Neue Zürcher Zeitung (p. 57), cette cure a été décrite comme suit: «Le médecin et gastrosophe français Lucien Blagbelle, au début du XIXe siècle conseillait aux patients qui souffraient d'une aversion inexplicable pour certains aliments une «cure par inversion» – une sorte de thérapie de choc: selon les conseils de Blagbelle, si l'on n'aimait pas les coquillages, il fallait surmonter cette aversion justement en en mangeant – et pas seulement une huître, mais toute une armada, ce qui devait réaliser ce miracle culinaire».

[4] Certains des écrits de Tromonti remontent à Blagbelle – même si le gastrosophe plus jeune ne cite que très rarement son éminent modèle.

[5] Kant décrit la fiction comme «des objets imaginés et pourtant supposés possibles». In: *Critique de la raison pure*, B 799.

[6] *Poétique*, chapitre 4.

[7] José Maria. *Wenn Godzilla kommt*. In: *Die Wochenzeitung* N° 5/30 janvier 2003. p. 20.